

## LITTÉRATURE.

## LE THÉÂTRE GREC.

*(Explication de l'énigme historique.)*

Au début de l'art dramatique, le chœur était tout sur la scène, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas d'acteur isolé, parlant et agissant suivant son caractère et sa passion. Le chœur était divisé en deux corps qui se répondaient alternativement, racontant ainsi une action ou chantant des hymnes à la louange des dieux.

Telle est, suivant la tradition, suivant Horace et les littérateurs, l'origine du théâtre. Voilà le point de départ d'où sont partis tant d'hommes illustres, depuis Eschyle jusqu'à Molière, pour peindre les vertus, les ridicules et les vices de l'humanité. Je m'incline devant cette opinion trop généralement admise, fondée sur de trop grands témoignages pour qu'on puisse la récuser. Mais, cependant, je fais mes réserves et me permets de vous soumettre, Mesdemoiselles, une opinion contraire, parce qu'elle me semble juste.

J'oublie notre civilisation et ne veux point m'appuyer sur ce qui se passe sous nos yeux; je me reporte aux récits des voyageurs qui ont visité les peuples les plus jeunes, les tribus les plus primitives. Il est fort rare que ces explorateurs n'aient pas vu dans leurs fêtes ces peuples et ces tribus imiter les luttes de la guerre, se partager en camps rivaux, s'insulter avant d'en venir aux mains, comme s'insultent les héros d'Homère... Qu'est-ce que tout cela, sinon des jeux de théâtre? Pendant que les races guerrières se livrent à ces représentations violentes, les peuples pasteurs ou agriculteurs redisent, sous la tente ou sous le palmier, les cérémonies des noces et les paisibles fêtes d'une vie plus douce et plus heureuse. Qu'est-ce que cela encore, sinon des jeux de théâtre?

Pour venir dans une condition plus facile à observer pour nous, qui n'a pas vu dans des villages perdus, loin de toute civilisation littéraire, des petites filles, fort ignorantes de Sophocle et de Racine, se poser en actrices, répéter avec beaucoup d'attention ce qu'elles ont vu ou entendu sous le chaume, jouer, en un mot, de petits drames qu'elles savent très-bien animer de leurs petites passions et du caractère qui leur est propre?



Je serais donc tenté, si je ne m'inclinai pas devant la tradition, de faire remonter le théâtre jusqu'aux premiers enfants de la race humaine. Quoi qu'il en soit, les historiens racontent que lorsque Eschyle parut, on ne voyait que des chœurs sur le théâtre; c'est à peine si la Grèce avait, malgré Solon, admis un personnage qui, de temps à autre, disait un récitatif.

Eschyle<sup>1</sup> naquit à Eleusis, bourg fameux de l'Attique, vers le commencement de la soixantième olympiade, vers le sixième siècle avant l'ère vulgaire. On raconte que, dans son adolescence, s'étant endormi auprès d'une vigne, il crut voir en songe Bacchus qui lui enjoignait de se livrer au théâtre. Mais, avant de devenir le père de la tragédie, Eschyle, qui avait adopté les dogmes de Pythagore, était un grand citoyen et un guerrier célèbre; il avait vaillamment combattu à Marathon, à Salamine et à Platée. Cité devant l'Aréopage par le peuple qui l'accusait d'avoir divulgué les mystères de Cérès, Eschyle allait être condamné, lorsqu'un de ses frères d'armes, Aminias, se levant, peignit avec un tel éclat la brillante valeur de l'accusé et les services que son courage avait rendus à la république, qu'il fut acquitté par ses juges. Plus tard, Socrate n'eut pas un tel bonheur... Et cependant, il faut bien le reconnaître, la mort du grand philosophe complète si bien sa vie, qu'on ne peut pas dire qu'elle lui ait été malheureuse. Mais revenons à Eschyle comme auteur tragique.

Eschyle, dit Quintilien, est le premier qui ait fait des tragédies. Pour jouer ses pièces, il fallait théâtre, acteurs, costumes; il triompha de toutes ces difficultés. « Il forma le célèbre Agathaque qui écrivit un traité sur l'architecture scénique. Il imagina pour ses acteurs ces robes trainantes et majestueuses que les ministres des autels empruntèrent pour les cérémonies de la religion. Par ses soins, le théâtre, orné de riches peintures, représenta tous les objets conformément aux règles de l'optique et aux effets de la perspective. On y vit des temples, des sépulcres, des armées, des débarquements, des chars volants, des apparitions, des spectres. Il enseigna au chœur des danses figurées, et fut le créateur de la pantomime dramatique. » Les chœurs perdirent nécessairement le premier rang; Eschyle ne les garda que comme un accessoire indispensable aux vastes proportions des théâtres de la Grèce. Cependant, fidèle sous ce rapport à l'ancien caractère du drame, Eschyle déploya souvent toute sa puissance dans les chœurs qui ont quelque chose d'intime, de grave, de profond, que nous ne retrouvons dans aucun des auteurs tragiques de la Grèce. Cette terre sacrée n'a jamais vu un spectacle pareil à celui que présente le chœur des

<sup>1</sup> Sujet de l'énigme.



*Euménides* poursuivant Oreste parricide. Une partie des spectateurs mêla ses cris aux imprécations des furies vengeresses, et des Athéniennes moururent de terreur à la vue de ce spectacle que leur croyance religieuse rendait mille fois plus terrible que nous ne pouvons l'imaginer. Depuis cette épouvantable scène, une loi ordonna que le chœur, alors composé de cinquante personnes, serait réduit à quinze. Et la loi avait raison.

Des nombreuses pièces que ce grand homme écrivit, sept seulement sont venues jusqu'à nous; ce sont : *Prométhée*, *les Sept Chefs devant Thèbes*, *les Pères*, *Agamemnon*, *les Coéphores*, *les Euménides* et *les Suppliantes*. Tous ces ouvrages ont un grand caractère; partout on y trouve des traits de génie, une allure fière et vigoureuse, et cette verve un peu rude qui commande l'attention. Ces drames manquent souvent aux lois de l'intérêt, à ce que veut une habile gradation; mais le vers d'Eschyle brille comme un glaive, et personne n'a surpassé le valeureux soldat de Marathon dans la description des combats et des scènes de carnage.

Malgré tant de qualités, quoiqu'il eût tant fait pour l'art dramatique, l'art dramatique devait empoisonner la fin de sa vie. Lorsque les ossements de Thésée furent rapportés à Athènes, sous l'archontat de Phédon (environ 476 ans avant J.-C.), la ville ordonna des fêtes et des jeux extraordinaires. On ouvrit un concours solennel pour la meilleure pièce tragique qui devait être représentée pour célébrer un si grand événement. Le vieil Eschyle fut vaincu par le jeune Sophocle. Désespéré, inconsolable, accusant sa patrie d'ingratitude, le père de la tragédie quitta la ville de Minerve pour aller près d'Hiéron, roi de Sicile, chercher l'oubli de sa défaite. C'est dans cette île qu'il périt, écrasé, à ce que l'on prétend, par la chute d'une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête.

Les Siciliens élevèrent un tombeau à leur poète adoptif, et les Athéniens, après avoir rendu de grands honneurs à sa mémoire, unirent, dans leurs rites religieux, la fête d'Eschyle aux fêtes de Bacchus.

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand tragique que ses fils voulaient faire interdire et qui se défendit en lisant un chef-d'œuvre?

---



## SCIENCES PHYSIQUES.

## LES MÉMOIRES D'UN SORCIER.

(Suite.)

Nous avons vu comment les miroirs réfléchissaient la lumière, comment les lentilles biconvexes la faisaient converger. Tous les petits appareils d'optique dont je veux vous parler se composent soit de miroirs seuls, soit de lentilles seules, soit de miroirs et de lentilles diversement agencés. Commençons donc notre revue, sûr de ne pas être obligé de nous arrêter en route ; et faisons d'abord paraître la lanterne magique, cette bonne vieille invention du père Kircher, la consolation des tristes soirées d'hiver, quand dans le silence de la rue on entend sous les fenêtres l'appel mélancolique de l'orgue et le cri nasillard du petit Savoisien.

Pour mieux entrer dans les détails de la lanterne magique, supposons, si vous voulez, que nous sommes dans un pays où les orgues n'ont point pénétré et que nous voulons construire nous-même notre instrument ; aussi bien, Mesdemoiselles, si vous possédez quelque petit bonhomme de frère bien curieux, bien remuant, bien touche-à-tout, la construction d'une lanterne serait-elle peut-être un ingénieux moyen d'employer son activité et de sauver vos broderies et vos canevas.

Prenons donc d'abord une caisse de bois ou de fer-blanc, de sept à huit pouces de haut sur six de long et cinq de large. Au-dessus est pratiquée une petite cheminée couverte d'un capuchon qui donne passage à la fumée tout en empêchant que la lumière ne se répande dans la chambre. La face postérieure de la caisse forme porte et soutient, en dedans, un miroir de fer-blanc bien poli, de cinq pouces de diamètre. Au centre de la caisse est fixée une lampe dont la lumière doit être à la hauteur du centre du miroir ; sur la face antérieure de la caisse est pratiquée une ouverture circulaire de trois pouces de diamètre. En dehors est une plaque dont les côtés forment une coulisse de trois pouces de haut pour donner passage aux verres enlumines, et dont le centre est percé d'un trou rond dans lequel on colle un tuyau noirci intérieurement. Dans ce premier tuyau viennent s'emboîter deux autres tuyaux mobiles l'un sur l'autre, dont le premier porte à son extrémité intérieure une lentille convexe, et dont le second porte à son extrémité extérieure une lentille convexe, mais plus petite. Ces deux tuyaux



mobiles servent à disposer les verres dans un éloignement convenable relativement à la boîte sur laquelle se doivent représenter les objets.

Les verres à sujets ont huit ou dix pouces de long, sur trois pouces de large. On en achète qui sont tout enlumines, mais il est extrêmement facile d'en peindre soi-même et de varier ainsi le répertoire de la lanterne magique. On décalque sur le verre les dessins que l'on veut reproduire avec une plume fine trempée dans du noir de fumée broyé avec du vernis à l'essence. On laisse bien sécher le trait, puis on enlumine, en ayant bien soin de ne se servir que des couleurs qui sont transparentes, comme la laque jaune et la laque carminée, le bleu de Prusse, la terre de Sienne. Ces couleurs doivent être achetées en poudre, et on les broie avec du vernis à l'essence.

La manière de se servir de la lanterne magique est très-simple. On pose l'appareil sur une table solide, dans une chambre tout à fait obscure, vis-à-vis d'un mur couvert d'une toile bien tendue. Si les dimensions de la salle le permettent, la toile se dispose au milieu et forme une sorte de cloison. La lanterne est d'un côté, les spectateurs sont de l'autre. L'illusion est ainsi bien plus complète, et l'opérateur a toute la liberté nécessaire. La lanterne se place ordinairement à 10 ou 12 pieds de la toile. Plus elle en est éloignée, plus l'objet paraît grand; mais l'image est plus nette et plus sûre quand la distance est moindre. Lorsqu'on aura allumé la lampe, et qu'en allongeant ou raccourcissant les tuyaux mobiles, on verra les objets se peindre nettement et distinctement sur la toile, on fera passer successivement les verres à travers la coulisse et l'on aura soin de les tenir renversés, afin que sur la toile les personnages paraissent dans leur situation naturelle. En effet, les lentilles renversent les images en même temps qu'elles les amplifient; mais si l'opérateur les leur présente déjà renversés, elles les redressent. Les opérateurs ont pour le jeu des verres une foule de subtilités qui ne peuvent s'apprendre que par un exercice fréquent. Mais le piquant des représentations consiste surtout dans la manière originale dont on présente l'histoire des personnages qui paraissent sur la toile. C'est un canevas tout tracé qu'il ne s'agit plus que de remplir avec plus ou moins de verve et d'à-propos. Voilà comment la lanterne magique peut devenir une récréation fort agréable pour les grandes personnes qui ne dédaignent pas de se mêler à l'auditoire enfantin.

La lanterne magique produit un bien plus bel effet quand on l'éclaire avec les rayons du soleil. La construction est très-simplifiée, car il ne faut plus ni boîte, ni lampe, ni miroir concave. On ne conserve que la pièce à



coulisse où glissent les verres peints, avec les tuyaux qu'elle supporte. On attache cette pièce sur une planche percée d'un trou circulaire de trois pouces et demi de diamètre, laquelle sert de volet et se place à la fenêtre d'une chambre que l'on rend aussi obscure que possible. Les tuyaux doivent être dans l'intérieur de la chambre, et l'on dispose un drap sur la face opposée à la fenêtre. L'ouverture de la planche se garnit en dehors d'un papier huilé, afin que la lumière se distribue plus également. La lumière vient par le moyen d'un miroir placé en dehors de la fenêtre et que l'on incline de manière à renvoyer les rayons du soleil dans le tuyau où passent les verres.

Les images figurées par la lanterne magique peuvent se fixer non-seulement sur une toile, mais aussi sur la fumée. Les figures ordinaires peuvent servir à cet effet, et, ce qui paraîtra singulier, c'est que le mouvement de la fumée ne change point la forme de la figure, et qu'il semble aux spectateurs qu'ils vont la saisir avec la main. On peut, par ce procédé, faire paraître inopinément au milieu d'une salle un fantôme, un squelette ou tout autre objet effrayant. La seule difficulté est de masquer habilement l'appareil qui produit l'illusion. Pour cela, on se sert d'une caisse bien fermée dans laquelle on place une lanterne magique de petite dimension. En face du tuyau de la lanterne on dispose un miroir ordinaire, incliné de manière à renvoyer la lumière, par une ouverture pratiquée dans le dessus de la boîte, sur l'une des faces d'un double plan incliné, dont l'autre face dissimule l'ouverture aux spectateurs. Près de cette ouverture est placé un réchaud allumé. Un peu d'encens en poudre qu'on y jette produit une colonne de fumée sur laquelle viennent tomber les rayons réfléchis par le miroir et portant l'image du spectre. Le verre enluminé se meut de haut en bas et de bas en haut pour que l'on aperçoive successivement la tête, le corps et les pieds du spectre qui semble enfin disparaître sous terre.

On ne saurait se figurer l'effet que produit cette apparition quand elle est inattendue, et qu'elle survient au milieu d'une séance de lanterne magique ordinaire. Mais, pour que l'opération réussisse, il faut que l'obscurité soit bien complète. Comme la fumée n'arrête pas tous les rayons de lumière, la représentation est bien moins vive que sur un drap, et elle paraîtrait même trop peu si l'on ne réduisait pas l'étendue de la lumière à son plus petit foyer, au moyen du tuyau mobile, afin de lui donner plus de clarté.

De la lanterne magique au fantascopie, il n'y a qu'un pas. J'ai longtemps connu Robertson, qui avait fait de la fantasmagorie une science. Il en est



peu parmi vous qui soient venues à Paris sans rendre visite au petit théâtre où M. Comte donne depuis vingt-cinq ou trente ans ses curieuses séances de magie. Ne vous rappelez-vous pas avec quelque émotion le moment où du fond d'un cloître faiblement éclairé par la lune, au son d'une cloche lointaine, la nonne sanglante apparaissait, tenant un poignard dans sa main, quand, insensiblement, vous la voyiez s'avancer, grandir, toucher pour ainsi dire la marge du balcon!...

Prosaïquement, voici comment les choses se passent. Devant les spectateurs s'étend une vaste toile formée d'une étoffe blanche, très-mince, rendue transparente par un enduit de cire vierge, et qui ne reçoit d'autre lumière que celle d'un appareil placé derrière elle et invisible pour le public. Sur cette toile viennent se peindre des objets qui paraissent d'abord comme un point, et qui prennent graduellement et rapidement un grand accroissement. C'est ce qui leur donne l'air de se précipiter sur les spectateurs.

L'appareil fantasmagorique est placé sur des roulettes garnies d'une étoffe de laine, afin d'éviter le bruit. On diminue ou l'on augmente la dimension des objets en rapprochant ou en éloignant l'appareil de la toile, et l'on corrige en même temps la confusion qui résulte dans l'image en écartant ou en rapprochant l'une de l'autre les lentilles de la lanterne. Cette double manœuvre est extrêmement délicate et demande une grande habitude. C'est la seule difficulté de la fantasmagorie.

Pour augmenter l'illusion, on peint sur les verres la même figure vue par devant et par derrière. On fait d'abord paraître très-petite celle qui vient en avant, on la fait grandir, puis on la pousse vivement pour lui substituer l'autre; alors la figure semble s'être retournée, et on la fait s'éloigner en rapetissant l'image. Lorsqu'on veut représenter un paysage dans le lieu de l'apparition, on le figure au moyen d'une lanterne magique immobile placée à quelque distance de la toile; car les fonds des peintures destinées à la fantasmagorie sont tout à fait opaques, et il n'y a d'apparent et de diaphane que l'image dont on veut la représentation. Pour simuler pendant l'apparition les grondements du tonnerre, on agite une feuille de tôle ou de cuivre. Le fracas de la foudre est parfaitement rendu par la chute d'une certaine quantité de douves liées ensemble comme des lattes de jalousie, et qu'on laisse tomber les unes sur les autres. On figure des éclairs en secouant sur une chandelle allumée un tuyau de fer-blanc rempli de résine pulvérisée.

Les fantasmagoristes ont à leur disposition un appareil qui leur permet



de faire apparaître sur la toile la représentation d'une personne vivante. C'est tout bonnement une lanterne magique assez grande pour qu'un homme y puisse entrer et dans laquelle la lumière est vigoureusement concentrée par des réflecteurs. Je me rappelle une aventure qui arriva, je parle de bien loin, dans une maison de campagne où, de concert avec quelques autres jeunes gens, j'avais organisé une représentation fantasmagorique. Un des amis de la famille, que l'on avait attendu vainement pendant toute la journée, arriva dans l'après-dinée et quand tout le monde était déjà réuni dans la salle. Un de nous rencontra ce monsieur, fut saisi d'une idée subite et nous l'amena avant qu'aucun des invités eût pu le reconnaître. Nous affublâmes notre retardataire d'un long drap blanc souillé de sang, et ce fut dans cet appareil d'un homme assassiné, qu'introduit dans la boîte du mégascope, il parut fidèlement reproduit sur la toile aux yeux de ses amis inquiets de son absence. Dans notre témérité de jeunes gens, nous trouvions *notre invention fort ingénieuse. Peu s'en fallut qu'elle n'eût de déplorables suites.* A la vue du spectre ensanglanté, plusieurs dames faillirent se trouver mal, et l'on fut obligé d'interrompre la représentation, tant il est vrai qu'on ne saurait procéder avec trop de ménagements et de prudence lorsqu'il s'agit de mettre les sens en contact avec des objets qui ne leur sont point familiers.

---

## ÉTUDE LITTÉRAIRE.

### BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

S'il exista jamais un écrivain dont la plume gracieuse et délicate ait décrit dans un style enchanteur les beautés de la nature, le charme des douces impressions, c'est à coup sûr Bernardin de Saint-Pierre. Nul mieux que lui n'a paré de vives couleurs ces tableaux merveilleux, nul n'a mieux compris, plus vivement senti et mieux rendu ces émotions, ces extases qui s'emparent de l'âme étonnée en face de l'œuvre de Dieu. Dans ses ouvrages point de ressorts à effet, point de mauvaises passions en lutte, point d'orages; c'est en quelque sorte comme un beau lac dont l'onde pure et tranquille reflète doucement les rayons de la lune. C'est une âme douée au plus haut degré de la faculté d'aimer ses semblables et d'écrire pour leur bonheur. Dans la société comme dans la nature Bernardin de



Saint-Pierre ne voit pas les aspérités, les rocs noirs, les abîmes sans fond, l'horrible et le sauvage. Non. Ce qui pénètre son cœur des sensations les plus poétiques, les plus religieuses, c'est une fleur, une hirondelle qui vole, la brise qui apporte au nautonier fatigué les parfums du rivage ; enfin tout ce qui est frais, calme, pur, charmant dans le monde.

Chose étrange ! par un mystérieux dessein de la Providence, Bernardin de Saint-Pierre brillait de tout son talent quand éclata la Révolution. Comme si au milieu de ces voix discordantes, de ces clameurs lugubres, Dieu avait voulu placer une voix douce et consolante, qui pût faire oublier aux hommes leurs haines et leurs vengeances. Aussi l'âme tendre et dévouée de notre auteur ne put-elle voir sans dégoût et sans horreur ces philosophes athées qui, professant les doctrines les plus insensées, les plus coupables, se faisaient gloire d'en favoriser l'émission par leurs écrits et par leurs paroles.

Né au Havre en 1737, il eut pour premier spectacle la mer. Et cela ne contribua pas peu à frapper sa jeune imagination et à l'exalter singulièrement. On raconte de lui différents traits fort caractéristiques. Agé de neuf ans, il lit les Pères de l'Eglise. Le tableau de cette vie solitaire, peuplée de divines visions, passée loin du monde et des hommes dans une méditation pleine de charmes, transporte le jeune Bernardin. Il prend un petit panier, quelques provisions, et le voilà parti à la recherche d'une autre Thébàide.

Ce trait ne nous montre-t-il pas l'ami de la nature, le peintre enthousiaste de l'Ile-de-France ? Il a en outre un profond respect, si j'ose le dire, pour les animaux. Il ne peut comprendre qu'on fasse de mal à de pauvres êtres innocents qui ont, autant que nous, droit de vivre sur cette terre où la bonté du Tout-Puissant les a mis pour réjouir de leur présence les yeux de l'homme. A l'entendre, on ne devrait vivre que de fruits, de laitage, et les hommes ne s'accoutumeraient pas ainsi à endurcir leur cœur aux souffrances de leurs semblables, en voyant sans émotion couler le sang des animaux. Touchante doctrine, qui rapproche Bernardin de Saint-Pierre de ces peuples primitifs, pasteurs d'immenses troupeaux, dont la vie s'écoulait pleine d'innocence et de vertu dans les riantes vallées de l'Arcadie !

Bernardin de Saint-Pierre eut une jeunesse fort agitée et occupée presque continuellement par des voyages. D'abord il alla à la Martinique avec un de ses oncles, puis à Malte, puis en Russie, puis enfin à l'Ile-de-France. Dans ces voyages il caressait une chimère. Il s'était complu à créer dans



son imagination une contrée délicieuse, un Eden ravissant, où il passerait des jours calmes et sans nuages à rêver, et à contempler cette nature qu'il aimait tant. Aussi revêt-il de ce prisme enchanteur, œuvre de son imagination, cette terre de l'Ile-de-France, qu'il orne avec amour de toutes les beautés possibles, et qui est, assurent les voyageurs, bien au-dessous des splendides descriptions qu'il nous en a laissées. Ne pouvant rencontrer la réalité, il se complut à vivre dans le rêve; et la terre ne lui offrant pas ce pays fortuné qu'il désirait, il le créa.

On a souvent accusé Bernardin de Saint-Pierre d'être méchant et dur. Nous ne saurions nous ranger à cette opinion. Cette âme sensible, ce caractère délicat ne pouvait vivre au milieu de la société, sans y être froissé continuellement. Portant en lui-même un fonds inépuisable de bonté et de simplicité, il ne pouvait exister impunément au milieu de ces ambitions, de ces haines, de ces mépris, de ces injures, sans en être profondément affecté. Cela a pu donner à son caractère une mélancolie rêveuse et triste, peut-être même parfois un peu de misanthropie; mais que la haine ait jamais pris naissance dans ce cœur dévoué, que l'auteur de *Paul et Virginie* ait pu être méchant, cela nous paraît de toute impossibilité. Et, d'ailleurs, sa vie privée ne parle-t-elle pas pour lui? Quel père! quel époux! quel homme simple et charmant dans son petit ermitage d'Essonne! Quelle place un cœur si bien rempli aurait-il pu laisser à des pensées de haine contre l'humanité? Si parfois il a senti ses yeux se mouiller de larmes en voyant la méchanceté des hommes, en regardant autour de lui, en prenant la plume il redevenait ce qu'il fut toujours : l'homme honnête et bon, l'auteur des *Études* et des *Harmonies de la nature*.

Bernardin de Saint-Pierre revint de l'Ile-de-France en 1771, et fut envoyé par M. de Breteuil à D'Alembert. En 1773 il publia une relation de son voyage à l'Ile-de-France, qui eut du retentissement. Cet ouvrage, quoique au-dessous des autres productions de l'auteur, annonçait cependant les qualités de style qui devaient plus tard faire la gloire de M. de Saint-Pierre. Depuis cette publication jusqu'à celle des *Études de la nature*, en 1784, Bernardin de Saint-Pierre vit son existence traversée d'amertume, de dégoûts et de tracasseries de toute sorte. En voyant ses rêves détruits, les illusions qu'il s'était faites changées en une triste réalité, un chagrin profond s'empara de cette belle âme, et lui apprit à ne chercher de bonheur vrai et durable que dans la nature, dont son cœur comprenait si bien la splendeur et les magnificences. Relégué dans une pauvre mansarde de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, voyant de sa fenêtre Paris et ses



passions se rouler à ses pieds, comparant, en levant ses regards au ciel, ce qu'il y avait de sérénité, d'ordre et d'harmonie dans la création, avec ce qu'il y a de mauvaises passions, de douleurs et de souffrances chez l'homme, il écrivait quelques-unes de ces pages délicieuses des *Études*, qui respirent la plus saine philosophie unie à la conviction la plus profonde.

Les *Études de la nature* eurent un immense succès. Il régnait dans tous les esprits un certain malaise, un certain dégoût du clinquant, des beautés mesquines et de convention qui avaient été à la mode pendant les années précédentes. On avait un certain pressentiment de l'avenir ; on voulait de grandes choses ; on appliquait son esprit à tout ce qui pouvait l'élever et agrandir la sphère des nobles sensations. Or, quoi de plus grand que la nature ? Quoi de plus propre à ennoblir l'âme ? C'est cette disposition des esprits qui fit accueillir si favorablement ses *Études de la nature*. Cet ouvrage important peut être envisagé sous un double point de vue : comme science, comme style. Comme science, nous ne le discuterons pas ; nous ferons seulement remarquer qu'il était tout à fait dans le mouvement scientifique de l'époque. Comme style, c'est un des monuments les plus durables de la langue française ; et il y a des chapitres où l'auteur, entraîné par son sujet, s'est élevé jusqu'au sublime. Mais si Bernardin de Saint-Pierre a excellé dans la peinture des choses de sentiment, des merveilles calmes et sereines de la nature, il a souvent trouvé aussi des couleurs sombres, des traits vigoureux et hardis pour en décrire les épouvantables cataclysmes. Tel est, par exemple, le récit du déluge, dans la quatrième étude.

Que dirons-nous de *Paul et Virginie* ? Chacun n'a-t-il pas lu ce roman, si frais, si pur, si plein de charme et de sensibilité ? Ah ! de quelles douces larmes n'arrose-t-on pas ces pages touchantes, qui réveillent dans le cœur les sentiments les plus délicats, les plus exquis ! Et il semble que Bernardin de Saint-Pierre ait eu un secret merveilleux pour émouvoir avec si peu de mise en scène. Point de volumes par douzaines ; un petit livre, mais quel livre ! Point de fracas, de héros de mélodrame, de poignards, de coups de théâtre cherchés à grands frais. Deux enfants, une église, quelques arbres, un ruisseau qu'il faut traverser, et la mer dans le lointain. Avec cela Bernardin de Saint-Pierre a fait un chef-d'œuvre que chacun a dans sa bibliothèque, et qu'on relit toujours. *Paul et Virginie* parut en 1788 ; *la Chaumière indienne* en 1791. Ce charmant petit conte fut un succès de plus pour Bernardin de Saint-Pierre ; et bientôt les *Harmonies de la nature* vinrent achever dignement une carrière si bien remplie.



D'une portée moins élevée que *les Études*, *les Harmonies* renferment cependant des beautés de premier ordre. Il y a des délicatesses de pinceau, des nuances de sentiment, des richesses de description qui rivalisent avec ce que l'auteur a écrit de plus beau. Nommé par Louis XVI intendant du Jardin-des-Plantes, Bernardin de Saint-Pierre ne remplit pas longtemps ces fonctions. La révolution éclata, et, comprenant qu'il n'y avait pas pour lui d'existence possible dans cette société bouleversée, il se retira à la campagne et finit ses jours au milieu de sa famille, entouré d'affections et d'amis, cultivant les fleurs et contemplant la nature, dont il s'était toujours montré l'ardent admirateur. Il mourut à Eragny, en 1814.

Bernardin de Saint-Pierre a entouré son nom d'une gloire immortelle, et la France l'a mis au rang de ses plus grands écrivains. Ses ouvrages ne sont pas, sans doute, le fait des esprits agités, remuants et insensibles; mais les âmes tendres les comprendront toujours, et dans les angoisses de l'existence viendront souvent leur demander l'espérance qui console, la foi qui fortifie.

ERNEST DUBREUIL.

## POÉSIES.

### LA BLANCHE MAISON.

« Ne verrai-je jamais que ma blanche maison,  
Avec ses volets verts et son balcon de pierre?  
Mes yeux n'auront-ils point de plus vaste horizon  
Que le lis de nos prés que borde la rivière?  
Toujours, toujours ici... Les étés, les hivers  
Viennent me retrouver en ces tristes campagnes;  
Tandis qu'au loin mes heureuses compagnes  
Vont parcourant tant de climats divers. »

Ainsi parlait Emma. L'injuste jeune fille,  
Qui vivait fortunée au sein de sa famille,  
Ignorait son bonheur, accusait les destins  
Qui ne l'entraînaient pas en des pays lointains.

Il n'est qu'un cœur humain pour de telles folies!  
Les arbres, les ruisseaux, les gazons des prairies,



Et le lac azuré qui refléchit les cieux,  
Ne se plaignent jamais restant aux mêmes lieux ;  
L'aigle chérit son nid, le lion sa tanière,  
La brebis son bercail, le pigeon sa volière ;  
Et, forcée à quitter nos sévères climats,  
L'hirondelle en fuyant l'hiver et ses frimas  
Toujours aux mêmes lieux va s'émigrant fidèle,  
Toujours aux mêmes lieux le printemps la rappelle.  
Quant à moi, je plains fort le riche voyageur  
Qui promène partout le vide de son cœur.

Heureux qui peut en paix vivre dans sa patrie,  
Dans sa blanche maison, dans sa verte prairie !  
Et malheureux cent fois, le pauvre, l'exilé,  
Qui, loin de son pays, porte un front désolé !

Emma de ses désirs inquiets fut punie :  
Elle perdit sa mère... Une mère, ô douleur !  
Et du toit paternel, hélas ! bientôt bannie,  
De parents éloignés pour quêter la faveur  
Elle passa les mers... De rivage en rivage  
Elle erra bien longtemps. — Sa grâce, son jeune âge  
Parfois intéressaient les cœurs compatissants ;  
Mais, plus souvent encor, elle dut des méchants  
Supporter les dédains, l'affreuse calomnie,  
Qui trouble l'innocent, empoisonne sa vie.  
Puis... au lieu de courir, entraînant sur ses pas  
Quelque, aimable compagne, enfantine, rieuse,  
Elle dut travailler, triste, silencieuse,  
Pour ceux qu'elle craignait, et qui ne l'aimaient pas.

— O pauvre jeune fille !... Alors, avec tristesse,  
Repasant en son cœur les jours de sa jeunesse,  
Tant de réels bonheurs inconnus, dédaignés,  
Des pleurs du repentir ses yeux étaient baignés.  
Elle pleurait aussi sur la peine mortelle  
De tous ceux qui souffraient sans l'avoir mérité ;  
Qui jeunes n'avaient point, sous l'aile maternelle,  
Murmuré contre Dieu, méconnu sa bonté.



Dieu, touché de ses pleurs, de sa pitié sincère  
Pour les infortunés, daigna rendre à ses vœux,  
Dans son pays natal, une pauvre chaumière,  
Quelques arbres, un champ tout près de la rivière;  
Et ces objets chéris enchantèrent ses yeux.

LOUISE-EUGÉNIE BALLY.

---

## VARIÉTÉS.

---

### GUILLOT GORJU.

« Êtes-vous prête, dame Ursule? dit une petite voix de jeune fille, en laissant apercevoir, à la porte de la boutique, un nez retroussé et deux grands yeux pleins de malice; notre très-chère nous attend !

— Me voici, me voici, dans l'instant même, reprit aussitôt l'honnête mercière, en achevant de nouer, avec un art qui ne manquait pas de coquetterie, le ruban bleu qui entourait son bonnet de linon éblouissant de blancheur; je vous suis, chère demoiselle Isabeau... Mais, écoutez donc, j'ai dû mettre un ruban bleu!... c'est un garçon!...

— Le baptême, reprit la jeune fille, se fait à neuf heures précises, et le déjeuner aura lieu vers dix heures; vous savez que ma mère a compté sur vous pour la remplacer; ma sœur Élisabeth et ma sœur Clotilde n'entendent rien à la pâtisserie, et le *mattefin* réclame votre talent et votre obligeance... Mais... écoutez, écoutez, dame Ursule... quel gentil carillon ! »

Effectivement, la cloche de l'église Saint-Séverin semblait avoir compris l'heureuse nouvelle qu'elle devait annoncer, et railler de sa voix sonore le grave bourdon de Notre-Dame de Paris, son très-honoré confrère et voisin.

Ce furent d'abord des tintements d'allégresse, des noëls nouveaux, des airs étranges; puis des éclats bizarres, fous et saccadés, propres à donner de la joie aux plus moroses, à faire danser les jeunes filles, à faire rire et pleurer tout ensemble!

Aussi tout le quartier Saint-Jacques était-il dans un véritable émoi; chaque marchand, ordinairement, à cette heure, enfoncé dans son obscure boutique, était ce matin-là sur sa porte, le nez au vent, la curiosité sur les lèvres.

« Savez-vous la nouvelle, voisine ?



— Oui vraiment ! qui ne la saurait pas ? maître Harduin, le plus célèbre et le plus estimé des pharmaciens de Paris, vient de voir couronner son désir le plus ardent, en devenant père d'un garçon.

— Un garçon ! mais quelle joie pour ce digne homme, bon Dieu ! après dix-sept ans de ménage, car M<sup>lle</sup> Clotilde, sa fille aînée, a seize ans bien comptés ; et quoique ce bon père adore ses trois filles, et que les gentilles demoiselles le méritent bien, on ne fait pas de docteur en jupon, et le plus grand chagrin de cet estimable voisin était de voir sa pharmacie changer de nom après sa mort, sa science s'éteindre avec lui ! C'est que celui-là n'est pas un charlatan ! il croit à ce qu'il enseigne ! il a foi dans ses drogues, et pousse le respect pour la médecine jusqu'au fanatisme ! Il ne ferait pas bon de plaisanter avec lui sur ce sujet !

— Je le crois bien, voisin ! il vient de se fâcher avec son ami le plus intime, un vieil ami de trente ans, parce qu'il s'est permis, le premier jour de janvier de notre bonne année 1590, de douter des vertus de l'*album græcum*... et de rire de la façon dont on l'obtient...

— En dépit de mon respect et de mon estime pour le docteur, je crois que j'aurais ri comme lui ; on dit que vingt petits chiens, enfermés dans son grenier et nourris avec des os, lui fournissent ce précieux médicament... Mais regardez donc là-bas, voisine, voyez-vous la foule s'amasser et grossir ?

— Sans doute, on conduit l'enfant au baptême... Mais non..., ce n'est pas cela ; qu'est-ce donc que tout ce monde ?... Ah ! j'y suis maintenant... voyez passer par intervalles comme un nuage blanc devant la boutique ?

— Oui, voisine... ; eh bien ?

— Eh bien ! vous ne devinez pas ? ce sont des dragées que l'on jette par la fenêtre... ; des dragées par boisseaux... Quel luxe, bon Dieu ! quel luxe ! Voilà tous les enfants du quartier qui courent..., les voilà qui se heurtent, se battent, se jettent à terre pour les ramasser... Sainte Vierge ! notre voisin serait-il devenu fou, pour montrer une telle prodigalité ? »

Une heure après, toute la famille de l'honnête pharmacien, réunie autour d'une table servie avec une splendeur que la sobriété habituelle des maîtres de la maison rendait encore plus solennelle, se réjouissait de la naissance du petit Bertrand, si ardemment désiré. Dame Jeanne Harduin, sa mère, enveloppée dans ses rideaux de siamoise bleue, flambés de blanc, recevait avec joie les félicitations et les vœux des parents et amis.

Maître Harduin, oubliant un instant sa gravité doctorale, se livrait à la gaieté la plus burlesque, et les trois jeunes filles, heureuses de cette joie



qui apparaissait au fond de leur sombre boutique, comme un rayon de soleil sortant de derrière un nuage, entraînaient et excitaient encore leur bon père. Ce furent des chants, des danses, des rondes sans fin, interrompues par de bruyants baisers au nouveau-né, que l'on se passait à la ronde et qui, il faut le dire, paraissait peu reconnaissant de ce fraternel accueil. L'espiègle Isabeau ne manquait pas de rire aux éclats chaque fois qu'elle le regardait, et de dire tout haut qu'elle le trouvait fort laid !

Effectivement, le petit Bertrand était loin d'être beau, et en grandissant, sa laideur s'accrut encore, laideur qui cependant était plutôt comique que repoussante, et que l'intelligence et la gaieté de l'enfant faisaient vite oublier.

Le bon père voulut seul se charger de la première éducation de ce fils bien-aimé, la *Pharmacopœa* fut son alphabet ; à sept ans il répondait en latin correct à chaque demande que lui faisait son père, et connaissait les médicaments et les doses que l'on devait administrer.

A douze ans Bertrand fut mis au collège ; il se livra avec ardeur aux études classiques, dans lesquelles il fit de rapides progrès ; mais rien au monde n'était moins révérencieux pour la science de son père que le jeune Harduin. On assure même que les doctes savants, ses ancêtres, dont les bustes vénérables ornaient la salle du bon pharmacien, furent plus d'une fois l'objet de ses railleries profanes ; par exemple, un jour il ajouta, dit-on, à chacun de ces portraits, je ne sais quel affreux pied-de-nez, fait de glaise, et surmonté d'une couleur violacée, qui leur donnait une figure tout à fait grotesque !

On fut obligé de cacher à M. Harduin le nom du profanateur ; il est probable qu'il fût mort de chagrin, s'il eût pu croire son fils capable d'un aussi abominable forfait.

Bertrand passa à l'école de la Faculté ; car son père, qui avait dirigé vers le même but toutes ses études, voulait qu'il fût reçu médecin, afin d'occuper le premier rang parmi les pharmaciens.

Grâce aux leçons de son enfance, le jeune homme passa ses examens d'une façon brillante et fut reçu à l'unanimité. Il avait atteint sa vingtième année ; il était haut de taille, mais efflanqué, sans distinction ni grâce dans la désinvolture ; et sa figure, loin de s'être rectifiée avec l'âge, avait encore acquis, à un degré plus prononcé, ce caractère comique qui devait un jour servir à lui faire une réputation d'un genre bien différent de celle que lui avaient préparée la tendresse et les vœux de son père.

Chose bizarre ! plus Bertrand avait grandi, plus il avait étudié, plus il avait pris pour la médecine et ses ordonnances un profond mépris.

Vingt fois le pauvre Bertrand avait essayé de faire comprendre à son



père son peu de foi dans la science et son antipathie insurmontable pour ses doctrines; la parole expirait sur ses lèvres au premier mot, tant le regard du vieillard contenait alors de mépris, de rigueur et de colère!

Le temps approchait où l'honnête M. Harduin allait abandonner la pharmacie et confier à son studieux élève, à ce fils d'une moralité irréprochable, ses intérêts et la gloire de son nom; désormais l'enseigne porterait en suscription Harduin II! Quelle joie pour cette digne famille et quelle récompense de ses nombreux sacrifices!

Cependant le jeune Bertrand paraissait depuis quelques jours plongé dans une rêverie continuelle; il fuyait la tendresse paternelle, ne sortait plus de sa chambre qu'aux heures des repas, et plus d'une fois sa bonne mère l'avait entendu soupirer la nuit.

C'est que, sous l'empire d'une coupable résolution, les douces caresses de la famille, sa touchante sollicitude, pesaient déjà sur son cœur comme un lourd remords!

Bertrand allait fuir pour toujours la maison paternelle!

C'était le mois des fleurs et des hirondelles. Un matin il se leva avant le soleil, prépara en pleurant une légère besace, mit dedans ses habits, ses livres et le peu d'argent qui lui appartenait et qu'il tenait de la générosité de son père, s'approcha doucement du lit de sa mère endormie, la contempla un instant avec un sentiment d'angoisse et de remords, puis il franchit lestement le seuil de la porte et s'éloigna à grands pas, l'ingrat!

Il fit deux lieues tout d'une haleine, la besace sur le dos, un bâton noueux à la main. Au-dessus du village de Sèvres il trouva un joli bois; il s'assit, brisé d'émotion, sur une pelouse verte, émaillée de primevères sauvages; il entendit chanter la fauvette, il la vit emporter au loin, pour tapisser son nid, les chatons de fleurs des noisetiers... Il vit de petits oiseaux sortir du nid pour la première fois, essayer doucement leurs ailes, en voltigeant de branche en branche... Il en vit d'autres, plus hardis, qui, comptant sur leurs propres forces, s'élançaient d'un vol rapide, mais qui, trop aventureux, venaient tomber lourdement sur la terre, meurtris et sanglants... Bertrand détourna la tête et jeta un regard inquiet et troublé dans la direction du faubourg Saint-Jacques, il chercha des yeux la maison hospitalière qu'il osait quitter... Hélas! plus un indice, pas une seule trace de blanche fumée ne vint lui indiquer le toit paternel: il avait disparu pour toujours.



## L'HOTEL DE BOURGOGNE.

Depuis six ans que le jeune Harduin avait quitté son père, la boutique du pharmacien s'était rembrunie de plus en plus. Vainement toute la famille avait fait d'actives recherches pour obtenir des nouvelles de ce fils ingrat, mais toujours aimé; les bonnes gens n'avaient rien découvert qui pût les mettre sur sa trace.

Clotilde et Elisabeth étaient mariées depuis longtemps, et l'espiègle Isabeau, qui faisait la seule joie de ses bons parents, venait tout récemment de suivre l'époux que sa mère lui avait choisi.

Aussi le respectable pharmacien était-il devenu plus grave que jamais; l'étude et la préparation de ses drogues, qu'il ne confiait à personne, avaient seules le pouvoir de l'arracher à ses souvenirs, à ses espérances déçues... Les journées s'écoulaient longues et monotones pour le triste ménage, et sans la visite journalière du voisin Verduron, parfumeur célèbre et le plus vieil ami de maître Harduin, la situation n'eût pas été tenable.

C'était ce même ami qui, l'on se souvient sans doute, avait encouru jadis la disgrâce justement méritée du pharmacien, pour son irrévérence profane envers l'*album græcum*!

Mais quelle querelle n'a pas un terme entre voisins! La rancune avait duré longtemps, car maître Harduin avait été blessé dans ce qu'il avait de plus sensible au monde, son fanatisme médical! Aussi, pendant plusieurs années, chaque fois qu'il devait passer devant le voisin Verduron, il rabattait brusquement sur ses yeux une des trois cornes de son chapeau, et passait rapidement, sans regarder du côté de la boutique.

Mais un jour, ayant entendu parler de la disparition de Bertrand et du chagrin de son vieil ami, Verduron se présenta chez lui, se jeta dans ses bras en le suppliant d'oublier le passé, et lui fit, en retour, la promesse solennelle de ne jamais toucher en quoi que ce soit aux doctrines professées par l'ami le meilleur et le plus respecté. Ce qui n'empêchait pas Verduron de poursuivre ses éternelles plaisanteries; pourtant, il faut le dire, il y mettait une finesse, un double sens, qui ne permettaient pas au bon pharmacien de se fâcher. Tantôt c'était une sorte de parabole, ou bien une de ces taquineries bourgeoises qui frisent de près la méchanceté, mais où l'on est convenu de ne voir qu'une innocente plaisanterie.

Lorsque le parfumeur avait été un peu plus loin que de coutume, et qu'il voyait le rouge monter au visage du pharmacien, il savait adroitement changer la conversation; et si le nuage qui avait couvert un instant



le visage de maître Harduin tardait à s'éclaircir, Verduron se décidait à perdre un coup de dez; c'était un de ses grands moyens; il manquait rarement son effet.

On se séparait bons amis: « Sans rancune », disait le malicieux Verduron, en secouant la main d'Harduin. — « Sans rancune », répétait celui-ci, en le reconduisant jusqu'à la porte. Et il rentrait en disant à sa femme: « Quel dommage que ce garçon-là s'obstine à dire qu'il ne croit pas à la médecine! Dans le fond, je suis sûr qu'il y a autant de foi que moi-même! »

Quoi qu'il en fût, les deux voisins ne pouvaient se passer un seul jour l'un de l'autre; chaque soir les réunissait, et nous devons dire qu'en dépit de leurs petites querelles, chaque circonstance qui avait réclamé l'amitié de l'un des deux avait toujours trouvé l'autre dévoué, et prêt à tous les sacrifices.

Un soir, à sa grande surprise, Verduron vit arriver maître Harduin, et, chose qui l'étonna plus encore, c'est que bien que ce ne fût pas fête chômée, sa toilette était celle du dimanche.

« Mon ami, dit le pharmacien, dont la figure paraissait animée d'un feu sombre, et dont l'œil brillait d'un éclat extraordinaire; mon ami, je viens réclamer un service de votre part!

— Je suis prêt, dit aussitôt Verduron, de l'air solennel d'un Spartiate prêt à se dévouer à la mort.

— D'abord habillez-vous vite, dit-il en s'asseyant, et écoutez-moi: Vous avez entendu parler depuis quelque temps de ce comédien du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne? cet histrion! ce faiseur de farces qui fait courir tout Paris, ce Guillot Gorju?

— Parbleu! qui ne connaît pas ce drôle de corps, avec ses parades improvisées! Guillot a plus d'esprit à lui seul que tous les *Beau-Soleil*, les *Belle-Rose*, les *Fine-Oreille* et autres ensemble. Depuis que ce garçon-là est au théâtre, il n'y a jamais place pour tous; il a failli deux fois me faire mourir d'un accès de rire fou..., c'est un parfait comique, et...

— Dites que c'est un démon, voisin, un démon sous la forme d'un homme, un vrai démon sorti de l'enfer... Croiriez-vous que le sujet inépuisable de sa verve railleuse est la mystification des médecins et de la médecine! Savez-vous qu'il profane son langage! ridiculise sa science! et vient mettre en scène jusqu'à ses instruments les plus secrets et les plus utiles !!!... Voisin, de pareils abus ne sauraient durer plus longtemps..., cela crie vengeance...; j'ai résolu de punir l'infâme... Je le combattrai aux yeux de tous... Je ferai rougir le public de son ingratitude envers la plus



noble, la plus digne, la plus utile de toutes les sciences ! Je me suis fait jusqu'à ce jour son disciple et son propagateur ! aujourd'hui je serai son avocat et son vengeur !... Toute la nuit j'ai préparé mon discours, et ce soir, quand l'assemblée commencera ses ridicules applaudissements, en face de cet affreux Guillot Gorju, je trouverai de l'éloquence, je parlerai, je discuterai s'il le faut avec le public... et il sera bon juge... Venez avec moi, mon cher Verduron, vous voyez que j'ai besoin de vous ! »

Devant cette foi si ardente, cette conviction si sublime, devant ce désespoir si profond, Verduron ne trouva pas de paroles pour combattre le projet de son ami ; il l'accompagna, sans dire un mot, jusqu'à l'Hôtel de Bourgogne.

La foule encombrait déjà le devant du théâtre ; Gringalet, sur les planches, faisait au public l'annonce du spectacle : « Entrez, messieurs, mesdames ; entrez, *les farces vont commencer !* Maître Gorju aura ce soir l'honneur de donner deux scènes les plus comiques et les plus divertissantes, le *Docteur Podagricus* et la *Malade pour rire*. Entrez, messieurs, entrez ; la célèbre Des-OEillets remplira les premiers rôles !

Les deux honnêtes marchands de la rue Saint-Jacques payèrent chacun leur entrée, qui était de *cinq sous*, et se trouvèrent aussitôt entraînés par une foule immense jusqu'au milieu d'un parterre bruyant et tumultueux. Ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à gagner une loge basse qui touchait à la scène. Ils attendirent avec impatience.

Les farces préliminaires venaient de commencer ; c'étaient les cris et les lamentations de deux hommes remplissant le rôle de hideuses commères et retraçant les plus honteuses misères humaines. Le bon pharmacien sentait le feu de l'indignation lui monter au visage ; mais quand il aperçut le docteur Podagricus, dont le visage était masqué et la tête enfoncée sous les flots d'une immense perruque, quand il entendit la foule accueillir par des hourras et les trépignements d'une folle joie cette caricature, ce Guillot Gorju, l'objet de sa haine et de son mépris, l'apothicaire se sentit enflammé d'une sainte indignation ; et oubliant ses projets, oubliant le discours qu'il avait préparé, avant que Verduron eût pu prévoir son action, il enjambait la rampe, montait sur la scène et se précipitait vers Podagricus, que l'étonnement semblait avoir rendu muet ; il lui arrachait sa robe, son rabat, sa perruque... son masque...

O honte ! ô douleur ! le pauvre pharmacien pousse un cri déchirant et tombe sans mouvement, presque sans vie ; ce Guillot Gorju, l'antagoniste des médecins, la terreur des apothicaires, c'est Bertrand Harduin, cet enfant bien-aimé, perdu depuis six années !



Guillot s'enfuit dans la coulisse, n'osant braver la colère de son père devant le public.

Maître Harduin, revenu à lui, lança à son fils un anathème de malédiction et sortit de la salle, soutenu par Verduron.

Rentré chez lui, il annonça à sa femme qu'il venait d'acquérir la certitude de la mort de son fils, et toute la famille prit le deuil.

Le malheureux pharmacien mourut lui-même quelques mois après du chagrin que lui avait causé une si terrible découverte !

Bertrand avait l'esprit satirique et railleur, un éloignement invincible pour les doctrines médicales, mais il n'était pas encore perverti au point de ne plus entendre le cri de sa conscience. Dès ce moment, cette gaieté, cette verve heureuse et facile que le public admirait en lui l'abandonnèrent ; punition terrible du mépris qu'il avait eu pour les volontés de son père. Cette réputation, qui lui coûtait toutes ses affections de famille, qu'il avait payée par tant de misères et de peines, lui échappait au moment où elle était dans toute sa gloire ! Était-ce donc la peine d'avoir surmonté tant d'obstacles ? car, à cette époque, où l'art de la comédie était encore dans l'enfance, les comédiens étaient de pauvres hères, sans *feu ni lieu*, comme on disait alors, manquant souvent du nécessaire et courant la province, sans troupe organisée, trainant derrière eux la charrette qui contenait les instruments de leur théâtre, et s'attelant souvent eux-mêmes, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de nourrir un cheval. Tous les beaux talents de cette époque avaient été, plus ou moins, charlatans sur les places publiques et faiseurs de parades ; car le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne n'admettait que des renommées acquises, que des célébrités déjà connues !

Bertrand avait passé par toutes ces pénibles phases ; sa persévérance et sa volonté lui avaient enfin valu, sous le pseudonyme de Guillot Gorju, ce renom, cette gloire, l'objet de tous ses vœux !

Désormais triste, sombre, déchiré de remords, il ne sut plus faire rire personne, et ses rôles lui devinrent tout à fait impossibles.

Il essaya des emplois sérieux, mais sa figure fut un obstacle qu'il ne put vaincre.

Il pensa alors à cette profession honorable qu'il avait dédaignée, et, par expiation peut-être, il se fit médecin ; ce fut la ville de Meaux qu'il choisit pour ses débuts. Mais la crainte d'être reconnu pour ce Guillot Gorju qui avait tant de fois raillé la médecine, le troublait et lui donnait de fréquentes insomnies.

Reconnu, et bafoué un jour par une troupe d'anciens camarades, il fut



obligé de quitter la ville et d'abandonner encore cette nouvelle profession.

Après avoir traîné pendant quelques années une misérable existence, il mourut encore jeune, isolé, sans parents, sans famille, tourmenté par le remords d'avoir empoisonné les dernières années de cette famille dont il s'était séparé, et au sein de laquelle il eût pu vivre heureux et tranquille.

On parla beaucoup de Guillot Gorju pendant quelque temps, puis on oublia bien vite sa gloire et le plaisir qu'il avait donné au public, quand on sut qu'il était incapable d'en procurer désormais. Néanmoins, sa réputation est consignée dans les meilleurs ouvrages de cette époque, et son nom tient une des premières places au milieu de ses joyeux contemporains.

LOUISE LENEVEUX.

## MODES.

### PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE VIII.

A CAMILLE.

Mai 1851.

Tous les journaux nous avaient bien prédit que le mois de mai serait très-monotone à Paris ; mais ce que nous ne pouvions prévoir, c'est que le ciel, qui aurait dû dédommager les Parisiens qui n'ont pas couru à Londres admirer les merveilles du Palais de Cristal, ne nous envoie que giboulées et tempêtes, et que, si ce n'était l'espoir du mois de juin, il serait beaucoup plus question de socques et de parapluies que d'ombrelles et de bottines de coutil. Il est affreux de penser que saint Médard peut encore nous amener quarante jours de pluie ! A quoi nous serviraient toutes ces jolies étoffes et ces charmants chapeaux que j'admire cette année avec une naïveté toute nouvelle ? Jamais les modes n'ont eu autant de distinction, et jamais elles n'ont été plus près du ridicule. Les chapeaux, dans certains magasins, sont tellement écrasés, leurs calottes sont tellement aplaties et fuyantes, qu'ils me font l'effet d'un *plaisir*, oublié, pendant quarante-huit heures, à une humidité constante. Mais aussi j'en ai vu d'une distinction, d'une fraîcheur, qui m'ont fait oublier mes préventions contre le rose et le lilas. Et je me laisserais, je crois, entraîner à faire des collections de coiffures de ces couleurs, simplement pour le plaisir des yeux. La vue d'une coiffure artistement arrangée ne vaut-elle pas celle



d'un horrible magot de la Chine, d'un coquillage, et de mille autres objets dont nous parons nos étagères ? J'entends répéter partout que, jusqu'à présent, les Français occupent une place bien inférieure à l'Exposition de Londres. Je ne suis pas juge en mécanique, en coutellerie, etc. ; mais je parie, à coup sûr, que les étoffes les plus délicates, les bijoux les mieux montés nous appartiendront. Les Anglaises savent être belles sans nous, mais elles ont recours à notre talent pour être élégantes. Ceci est une vérité qu'elles ne cherchent point à nier.

Nos modistes ont trouvé cette année pour les chapeaux des mélanges capricieux, des ornements bizarres, que l'on ne peut, pour ainsi dire, expliquer. Voici une liste de mes remarques : le crin mélangé noir et blanc, orné de taffetas rose, vert ou jaune ; le crin mélangé blanc avec brun, vert ou noir, et orné de rubans écossais ; la grosse paille avec ruban, tissé en paille, ou garni moitié coques en paille, moitié ruban ; la paille blanche, ornée d'un large double nœud, posé bien plat, de ruban moiré gros vert, n° 22, bavolet et brides pareilles. Ce ruban est très-large.

Beaucoup de capotes de tulle illusion, toutes simples ou bordées de blonde à dents aiguës ; de taffetas rayé mille-raies rose et blanc, bleu et blanc, et de dentelle noire, alternée avec des rubans coulissés de couleur tranchante ; de crêpe, ornées de quatre volants de rubans, chaenn de ces rubans terminé par un petit effilé écossais d'un centimètre ; puis, des arrangements de paille de riz cousue, brodée de paille et bordée de petit velours noir ; de paille, de crin, tressés avec du crêpe ; des combinaisons de bouillonnés de crêpe bleu ou violet, avec de la dentelle ou des agréments de paille ; des calottes en étoffe, des chicorées, comme il y a vingt-cinq ans.

Je te recommande mon chapeau en lacet ; il imite la paille de riz d'une manière admirable lorsqu'il est bien apprêté. Tu peux le doubler de blanc, de rose ou de bleu, le garnir de rubans ou de fleurs, faire le fond en taffetas ou en lacet.

Sur la paille d'Italie on pose aussi toutes les fleurs de la saison, puis des pavots, souvent entortillés dans de la dentelle noire ; des fleurs en paille, des épis mélangés avec des perles en paille, et des touffes de plumes. Sur les capotes légères, on pose volontiers des fleurs en crêpe.

Je ne sais pourquoi tu me demandes un patron de mantelet, puisque je suis sûre de t'avoir expliqué que le mantelet brodé, dessiné en entier sur les planches d'avril, pouvait servir pour étoffe ; je t'ai donné les renseignements nécessaires pour le garnir de ruban ou d'effilés. Quant au paletot blanc,



d'il y a deux mois, tu dois te rappeler que je te l'ai recommandé comme vêtement d'intérieur, négligé de campagne, et non pour promenade. Continue donc ton ouvrage, et sois persuadée que tu ne travailleras pas inutilement.

Le mantelet-châle (c'est le patron que tu as reçu) est le plus répandu ; on le met généralement en taffetas avec la robe de la même étoffe et de même couleur. En noir, on le brode au passé et on le garnit de dentelle. Ce genre d'ornement est riche, mais trop lourd ; il est rare que la broderie ne fasse pas grimacer le taffetas. Il y en a d'autres brodés au lacet, ou chargés de petits velours, de petits galons de soie, etc.

Le mantelet-écharpe convient pour la dentelle noire. Il est un peu court ; la dentelle qui le garnit est très-haute ; lorsque l'on ne peut en mettre qu'un rang, on doit, pour la rehausser, la coudre à plat à du tulle noir uni de la même hauteur, et orner ce tulle, depuis la tête de la dentelle, de cinq à six rangs de petit velours noir étroit, assez rapprochés les uns des autres. Ce grand volant, ainsi préparé, s'attache au corps du mantelet ; on le fronce légèrement, et l'on cache les fronces sous un large velours noir, cousu à plat sur le mantelet. L'effet de cet arrangement est d'un très-bon goût.

Outre les châles blancs au filet carré, on portera des pointes en mousseline brodées au crochet, garnies d'un seul volant festonné ; puis des pointes en dentelle de laine ; puis, comme les étés précédents, des crêpes de Chine et des châles, des écharpes de cachemire indien, à broderies de soie.

Les étoffes sont très-variées. Il y a des chinés de toute espèce ; quelques-uns sont pour sûr copiés sur quelque portrait du siècle passé. Les imitateurs obtiennent jusqu'à cette harmonie des couleurs que le temps seul donne aux riches et lourdes étoffes. Aussi chaque chiné a-t-il son nom : chiné pastel, chiné bouquet de rose, chinés à tabliers, chinés avec guirlandes entourant la jupe, chinés obélisques, etc., etc. Toutes ces robes sont à corsage ouvert très en cœur, orné de petits volants assortis, soit en ruban, soit en étoffe pareille. La jupe devient plus élégante avec trois volants découpés ; quelques couturières en posent jusqu'à cinq, le dernier volant partant de la ceinture. Il faut être grande et élancée pour adopter cette mode.

Les basques conviennent surtout pour les étoffes unies, taffetas, nankin, coutil ; je t'envoierai un patron de corsage de ce genre sur la planche du mois de juin. L'on a imaginé de porter sous le corsage veste, dont tu as



vu l'effet sur la gravure d'avril, de petits gilets droits, plus ou moins riches. Le corsage est taillé alors un peu plus large; il ne se boutonne pas, le gilet se boutonnant comme les gilets d'homme. Cette fantaisie, qui date de l'hiver, a été faite en velours de toutes couleurs, en moire blanche brodée au passé; mais elle a attendu le printemps pour paraître dans les promenades. Elle est charmante pour monter à cheval ou pour toilette de campagne. Ainsi une jupe de couil rayé, bleu, rouille ou cerise, avec un corsage veste, accompagné d'un gilet de piqué blanc et de lingerie brodée à l'anglaise, ne paraîtra pas excentrique.

Presque toutes les robes perses, de jaconas, de piqué, ont des guirlandes devant. J'ai déjà expliqué que ces guirlandes ou raies étaient tissées dans l'étoffe. Lorsque les jupes ont des volants, ces volants sont également à disposition. Il en est de même pour les baréges, les mousselines de soie, la mousseline de coton, etc. Le barége uni, très-distingué et toujours recherché, exige des volants; on les festonne comme les années précédentes, mais il est plus élégant de garnir chacun des volants de deux petits volants de ruban de taffetas assorti de 4 à 5 cent. Ce ruban se fronce légèrement.

Les valenciens, les popelinettes sont à petites rayures.

Les manches se feront peut-être encore plus larges que l'été dernier, les sous-manches auront aussi la forme pagode. Je ne conseille pas aux femmes maigres d'adopter cette mode *quand même*; il y a moyen d'arranger les garnitures d'une sous-manche de façon qu'elles aient assez de volume pour remplir l'entonnoir de la manche de la robe, sans pour cela laisser l'avant-bras découvert.

Il me serait impossible d'énumérer les formes diverses données aux cols, guimpes, etc., de cette saison. Avec un corsage ouvert le col peut se fermer devant ou derrière; les ornements peuvent être posés droits et à plat, par exemple des entre-deux, valenciennes et broderies; ils peuvent se toucher ou être séparés par des volants de dentelle ou de broderie, formant l'éventail; si l'on ne veut couper une dentelle de prix on la pose en spirale. Si la chemisette est ouverte et sans col, on peut lui donner la forme Louis XV, c'est-à-dire qu'on ajoute sur la poitrine une pièce ayant la forme d'un V, qui fait un carré sur la poitrine comme les robes de bal de cet hiver; ces chemisettes se portent avec les corsages ouverts jusqu'à la ceinture. On entremêle aussi beaucoup de mousseline claire cousue à petits plis avec des entre-deux soit pour manches, soit pour chemisette. Les jupons garnis de deux volants tuyautés n'ont qu'un défaut, celui de coûter trop cher à blanchir; aussi seront-ils moins communs que ceux brodés à l'anglaise.



C'est presque une dérision que de parler ombrelle avec un ciel aussi brumeux, et, cependant, comme le soleil peut, revenant à de meilleurs sentiments et reprenant ses anciennes habitudes, nous dorer de ses rayons, du jour au lendemain, il faut être prête à se défendre de ses atteintes. Pour mon compte j'ai fait choix d'abord d'un *en-tout-cas* fort ordinaire, servant de parasol pour la campagne, les voyages, et pouvant garantir un chapeau d'une averse imprévue, sans laisser couler des larmes vertes ou bleues sur mon châle ou mon mantelet; puis je ferai emplette d'une ombrelle sans frange, soit en moire à larges raies satinées, soit à bords chinés. Pour promenade en voiture, on porte des marquises à franges doublées de florence; blanc doublé de cerise, cerise, feutre, lilas, vert d'eau doublé de blanc. J'ai choisi un dessin d'ombrelle au crochet que tu trouveras sur ta planche de broderies pour réparer ou plutôt dissimuler les raies jaunâtres que le soleil imprime sur la soie. Plus ton travail sera fin et plus il ressemblera à de la dentelle.

Tu recevras avec cette lettre deux bandes de tapisserie, une de muguets et l'autre de géranium, deux planches de broderie et de patrons. Je te recommande ma petite robe à basques; elle est inscrite à l'article Lingerie; mais tu comprendras facilement qu'elle sera d'un très-gracieux effet en taffetas uni ou à petits carreaux. Les garnitures à l'anglaise devront alors être remplacées par un effilé ou une passementerie à jours. Le patron des basques peut aussi servir pour canezou blanc de petite fille. Comme ouvrage de fantaisie, je t'explique un cache-pot et une corbeille à ouvrages.

Ma gravure de modes te donnera une idée de la manière dont on garnit les volants avec de petits velours.

La chemisette et les manches qui accompagnent la toilette de la robe ouverte sont en mousseline. Les petites raies indiquées représentent trois petits plis réguliers; ces plis sont répétés également sur le fichu qui ouvre devant; on peut le fermer avec des boutons d'orfèvrerie.

Te voilà initiée à tous les secrets de l'élégance parisienne; en contemplant tes fraîches parures, songe à moi, c'est la seule obligation que j'impose à ton cœur.

C. G.



---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

### **Manière d'entretenir le vernis des meubles.**

Essuyer tous les jours avec des linges doux (les vieilles flanelles sont excellentes pour cet usage), passer un peu d'huile d'olive sur les taches, mais ne pas laisser à l'huile le temps de pénétrer le bois, et pour ce, sécher le point huilé avec un linge fin. Si les taches résistaient à ce procédé, on ferait une très-forte eau de savon que l'on chargerait de tripoli et on étendrait cette bouillie liquide sur le point que l'on voudrait nettoyer, on le laisserait sécher, puis on enlèverait la croûte ainsi faite avec un linge sec et l'on passerait ensuite un petit chiffon imbibé d'esprit-de-vin sur la partie du meuble ainsi traitée.

---

### **Moyen de rendre la fraîcheur aux châles et aux voiles qui ont reçu la pluie.**

Lorsqu'un châle ou un voile a été exposé à la pluie, il faut, pour lui rendre son éclat ou du moins sa fraîcheur, le repasser, dès qu'il sera sec, sous un papier non collé.

---

## OUVRAGES DIVERS.

---

### **OUVRAGES DE FANTAISIE.**

#### **Impression des feuilles naturelles sur papier, sur soie et autres étoffes.**

Versez, sur du papier vélin, quelques gouttes d'huile ordinaire, que vous étendrez bien également avec une brosse; mettez-y de la couleur (bleu de Prusse première qualité, jaune de chrome et laque carminée, préparés à l'huile), et appliquez dessus les feuilles à l'envers; couvrez-les d'un morceau de papier, frottez avec le pouce pour que les parties saillantes des feuilles se chargent de couleur; enlevez-les, placez-les sur l'étoffe, couvrez-les d'un morceau de papier propre, frottez de nouveau avec le pouce et enlevez les feuilles avec précaution, pour éviter de brouiller les traits.

Pour imprimer sur le linge, il faut préparer les couleurs avec l'huile siccative.

---

#### **Impression, en or ou argent, des feuilles naturelles, sur tout objet dur et uni.**

Versez, sur du papier vélin, deux gouttes de vernis copal épais, étendez-les également avec une brosse, placez dessus les feuilles à l'envers; couvrez-les d'un papier fin, enlevez-les, placez-les de suite sur l'objet que vous voulez imprimer, couvrez-les de papier propre, frottez de nouveau avec le pouce, enlevez les feuilles, et substituez-leur immédiatement des feuilles d'or ou d'argent, que vous laisserez jusqu'à ce que le vernis soit bien sec: brossez ensuite avec une barbe de plume.

---



## CROCHET A JOUR.

## Corbeille à ouvrage, forme Montespan.

(N° 50.)

Les abonnées qui voudront se procurer la carcasse de la corbeille Montespan la trouveront chez M<sup>me</sup> Marie Soudan, à la Religieuse, au prix de 2 fr. 50 cent. Quant à celles qui désirent la faire elles-mêmes, voici de quelle manière elles doivent s'y prendre. Il faut 4 mètres 50 cent. de fil de fer rond, gros de 2 millimètres, lequel est recouvert d'une ou plusieurs bandes de papier blanc de 1 centimètre de large; les bandes se collent aux extrémités avec de la colle de pâte.

On coupera 45 cent. de ce fil de fer, on formera un cercle ayant 8 côtes, chacun ayant 5 cent. et demi. Ceci est le cercle du bas de la corbeille.

On coupera 1 mètre 4 cent. de fil de fer, on fera un cercle pour le haut, formant 8 dents arrondies, chacune ayant 13 cent. (Voir le dessin sur la planche de broderies.)

Alors pour réunir le bas et le haut, on placera autour de chaque dent un bout de laiton de 26 cent. et demi, qui ira rejoindre le cercle du bas et sera réuni, comme au haut, par 4 attaches en fil de fer pas très-gros; de cette manière on aura formé une branche qui doit avoir, si on a bien procédé, 8 cent. de hauteur.

Cette branche est faite d'un seul laiton, le bas et le haut en ont deux; c'est ainsi qu'on a pu fixer solidement ces huit branches.

Il nous reste à expliquer les anses qui se trouvent placées chacune au milieu de la 4<sup>e</sup> dent, très en face l'une de l'autre; elles sont passées dans un petit anneau.

On coupe un bout de laiton de 18 cent. de long, pour une seule anse; on l'attache avec du fil de laiton d'un bout à l'autre de la 4<sup>e</sup> dent, en ayant soin, au milieu de la dent, de laisser une boucle de 5 cent. de circonférence. On coupe deux autres bouts, pour une seule anse, de 14 cent. chacun, on les passe tous deux dans la boucle de 5 cent., puis on fait un rond que l'on attache de distance en distance avec du fil de laiton.

Tous ces laitons doivent être attachés de distance en distance, autrement ils grossiraient la carcasse et nuiraient à la réussite.

Il est indispensable de se servir de petites tenailles pour arrondir le laiton et le couper.

La carcasse préparée, on prend du cordonnet de Berlin, belle qualité, à 12 cent. et demi le gramme; il en faut de 14 à 16 grammes. Les couleurs préférables sont le bleu de ciel, le cerise, l'orange.

Plus le travail est à jour et plus la corbeille est jolie.

Voici l'explication d'un crochet très-facile et qui produit un bon effet. C'est celui du n° 50.

1<sup>er</sup> tour. Chaînettes.

2<sup>e</sup> tour. 6 chaînettes.

2 brides.

3 chaînettes.

2 brides prises dans la même maille que les brides précédentes et continuer toujours de même.

A tous les tours suivants, il faut que les 4 brides soient prises sur les 3 chaînettes.

Pour recouvrir cette corbeille on fait une simple bande en rond, on recommence 40 fois l'explication donnée plus haut pour la largeur de la bande, qui a 23 tours en hauteur. Il faut serrer les premiers tours en bas; arrivé au tiers, le travail doit être plus élastique, ou bien l'on peut augmenter de 3 ou 4 chaînettes par rangée; aux deux tiers, on augmentera de 8 chaînettes par rangée. Cette augmentation suffit pour donner l'élasticité nécessaire à cette bande, qui doit être tendue jusqu'au haut des dents de laiton.



La bande terminée on la tend et la coud tout autour de la carcasse, en haut et en bas, puis on recouvre tous les laitons apparents avec de la chenille moyenne, on enfle tout simplement cette chenille dans une aiguille à tapisserie et avec ce secours on la tortille autour du laiton. Il faut 3 pièces de chenille à 60 centimes. On commence par entourer les 8 branches; pour arrêter les bouts on se sert d'un peu de gomme arabique délayée dans de l'eau.

Il reste encore à entourer les festons du haut d'une passementerie à picot, haute de 2 cent., bien assortie à la chenille et au cordonnet. (Il en faut 1 mètre 15 cent., elle coûte 90 centimes le mètre.)

Les anses, d'abord entourées de chenille, ont également un rang de passementerie cousue à plat, de 1 cent. 4 mill. de hauteur; il en faut de 50 à 75 cent.

Avec le cordonnet de la bande au crochet on fera 8 petits glands de 7 cent. de hauteur y compris les tenants, qui doivent avoir 1 cent. et demi. On les coudra sur la passementerie dans le creux de chaque dent.

*Fond de la corbeille.*

Le laiton au bas de la corbeille forme une ouverture ronde qu'il faut fermer avec un rond de carton demi-fort de 14 cent. de diamètre; on lui donnera la forme du cercle du bas de la carcasse, c'est-à-dire qu'on en fera un octogone; chaque côté de l'octogone aura 5 cent. 6 mill. On pose sur ce carton une couche de ouate, plus épaisse vers le milieu; on place ce morceau de carton entre un morceau de percaline d'un côté et un morceau de soie de l'autre, et on surjette les deux étoffes ensemble. Ce fond bien tendu, bien terminé, on l'attache par un surjet tout autour du bas de la corbeille; on prend ce surjet dans la chenille et le travail au crochet.

## CROCHET PLEIN.

### Cache-pot écossais à grandes dents laine et soie.

(N<sup>os</sup> 51 et 52.)

Pour un cache-pot il faut :

40 grammes de laine Saxe 5 fils, 1 fr. 10 cent.

4 grammes de soie 40 cent.

On se sert d'un crochet à laine de moyenne grosseur.

On doit travailler en rond comme pour les bourses. Pour un cache-pot de 12 dents on monte 252 mailles chaînettes.

1 <sup>re</sup> tour. — Laine blanche.	4 <sup>e</sup> , 5 <sup>e</sup> , 6 <sup>e</sup> , 7 <sup>e</sup> , 8 <sup>e</sup> tours. — Laine grenat.	16 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche.
† 9 demi-bridés.		Comme le 1 <sup>er</sup> .
3 demi-bridés dans la 10 <sup>e</sup> chaînette.	Comme le 1 <sup>er</sup> .	17 <sup>e</sup> tour. — Soie verte.
9 demi-bridés.	9 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche.	Comme le 1 <sup>er</sup> .
Sauter 2 mailles-chaînettes pour former le bas de la dent.	Comme le 1 <sup>er</sup> .	18 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche.
Puis revenir au signe †.	10 <sup>e</sup> tour. — Soie verte.	Comme le 1 <sup>er</sup> .
2 <sup>e</sup> tour. — Soie verte.	Comme le 1 <sup>er</sup> .	19 <sup>e</sup> tour. — Laine grenat.
Comme le 1 <sup>er</sup> .	11 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche.	Comme à ce tour on rétrécit, on travaillera comme il suit :
3 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche.	Comme le 1 <sup>er</sup> .	† 8 demi-bridés.
Comme le 1 <sup>er</sup> .	12 <sup>e</sup> , 13 <sup>e</sup> , 14 <sup>e</sup> , 15 <sup>e</sup> tours. — Laine verte.	Sauter 1 maille.



Prendre 3 demi-bridés dans la même maille. Sauter la maille à côté. 8 demi-bridés. Sauter 2 mailles pour diminuer au bas de la dent. Revenir au signe †.	25 <sup>e</sup> tour. — Soie verte. Comme le 20 <sup>e</sup> .	7 demi-bridés. Sauter 2 mailles pour rétrécir au bas de la dent. Revenir au signe †.
20 <sup>e</sup> tour.	26 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche. Comme le 20 <sup>e</sup> .	29 <sup>e</sup> et 30 <sup>e</sup> tours. — Laine verte. Comme le 28 <sup>e</sup> .
† 8 demi-bridés. 3 mailles dans une seule. 8 demi-bridés. Sauter 2 mailles au bas de la dent. Revenir au signe †.	27 <sup>e</sup> tour. — Laine verte. On diminue. † 7 demi-bridés. Sauter 1 maille. 3 demi-bridés dans la même maille. Sauter 1 maille. 7 demi-bridés. Sauter 2 mailles pour diminuer au bas de la dent. Revenir au signe †.	31 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche. Comme le 28 <sup>e</sup> . 32 <sup>e</sup> tour. — Soie verte. Comme le 28 <sup>e</sup> .
21 <sup>e</sup> , 22 <sup>e</sup> , 23 <sup>e</sup> tours. Comme le 20 <sup>e</sup> .	28 <sup>e</sup> tour. — Laine verte. † 7 demi-bridés. 3 demi-bridés dans une seule maille.	33 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche. † 15 demi-bridés. Sauter 2 mailles †.
24 <sup>e</sup> tour. — Laine blanche. Comme le 20 <sup>e</sup> .		34 <sup>e</sup> et dernier tour. — Laine grenat. Comme le 33 <sup>e</sup> .

Ces deux derniers tours étant pour resserrer le bas du cache-pot on ne doit pas augmenter du tout; on doit, au contraire, faire bien attention à diminuer comme c'est expliqué ci-dessus.

## LINGERIE.

### Patron d'une petite robe à basquine pour un enfant de trois à cinq ans.

#### Corsage.

Le n° 39 est le devant du corsage; il est entrecoupé de cinq entre-deux posés droit fil et à égale distance (à peu près un centimètre et demi les uns des autres). On trouvera sur la même planche, n° 47, un petit entre-deux, broderie anglaise, destiné à cet usage. Ce devant s'attache au petit côté, n° 40, et ce petit côté au dos n° 41.

Ce dos n'est pas de la même longueur que le devant. Pour obtenir cette longueur on le monte de chaque côté sur une petite ceinture (n° 42). Cette ceinture que l'on pose à plat, depuis le petit côté la longueur de 6 centimètres, contient ensuite toutes les fronces que l'on forme au bas du dos. Ainsi notre patron, qui a 20 centimètres dans le bas, se trouve n'en avoir que 14 lorsqu'il est froncé. Le terme de ce rapport entre 20 et 14 se modifie, on le comprend, d'après la taille des enfants.

Lorsque le devant, les deux petits côtés et les deux dos sont ajoutés, on pose la manche qui doit préalablement être garnie de deux volants de 30 centimètres de tour, c'est-à-dire 60 centimètres pour les deux volants. Ces deux volants sont garnis du petit feston dessiné sous le n° 46, ou de la petite garniture (11), 2<sup>e</sup> planche. Ils ont pour toute hauteur 4 centimètres et demi.

Les manches posées, on bâtit à plat la berthe (n° 43) qui, coupée droit fil dans le dos, se trouve en biais sur les manches et la poitrine; cette berthe est entourée comme les manches du petit feston n° 46. Elle forme châle sur le devant, et c'est le petit feston qui l'entoure qui cache les coutures du corsage par lesquelles on a réuni le devant aux petits côtés.

Tout le tour de gorge est soutenu par un petit poignet à double piqûre très-étroit qui est surmonté d'un petit feston (n° 46).

#### La jupe.

La jupe a 1 mètre 80 cent. de tour, sa hauteur est de 39 centimètres, l'ourlet est de 5 cen-









## MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 Aquarelles (two similar) par M. M. E. Delacroix et Lemercier.  
 Albums de musique, 14 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 100 de fins de broderies, patrons de grandeur naturelle  
 - petits patrons, - ouvrages à l'aiguille, - filet, - tricot, - crochet, - ouvrages nouveaux, - robes illustrées

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte.

PARIS

Ayuntamiento de Madrid



timètres. Elle est ornée dans le haut de 12 basquines ou créneaux, tous entourés du petit feston semblable à celui du corsage; ces créneaux se posent par moitié, c'est-à-dire qu'il y en a 6 pour le côté droit, 6 pour le côté gauche. Ces deux bandes de créneaux se rejoignent au milieu et au bas de la pièce du devant entre les deux pointes de la berthe. Ils sont froncés sur la jupe de manière à se terminer dans le dos à la fente de la robe.

La jupe est garnie de deux volants montés sur un entre-deux pareil à celui du corsage. Le premier entre-deux est à 15 centim. de la ceinture, le second à 26. Les volants qui sont bordés du petit feston (n° 46) n'ont pas tout à fait 9 centimètres. Celui du bas, qui retombe sur l'ourlet, ne le couvre cependant pas; il le laisse dépasser de 3 centimètres à peu près. Chaque volant à 2 mètres 50 cent. de tour.

Cette robe, telle que je l'indique, doit être en jaconas. On peut, si on la veut plus élégante, la tailler en batiste, mettre tous les entre-deux en valenciennes et substituer au petit feston une garniture de valenciennes posée également à plat. Elle convient aussi pour petit garçon.

### Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

- |  |  |
|--|--|
| 1. Devant d'un pardessus d'enfant d'un an à trois. Ce pardessus se fait en piqué et se garnit de broderie ou se festonne.                  | 19. Ecusson au plumetis avec les initiales O. F.   |
| 2. Moitié du dos.  | 20, 21. C. B., L. F. Plumetis. Ces chiffres peuvent être faits aussi en broderie anglaise. |
| 3. Moitié d'un morceau qui se fronce et se coulisse en se rattachant au dos.   | 22. L. D. Plumetis.  |
| 4. Manche du petit pardessus.  | 23. E. G. Feston.  |
| 5. Moitié de la pèlerine du pardessus que l'on garnit à volonté de volants, de broderie anglaise.  | 24. C. L. Plumetis.  |
| 6. Devant du pardessus d'étoffe pour enfant de six à dix ans.  | 25. F. R. Plumetis entouré d'un cordonnet.   |
| 7. Moitié du dos.  | 26. E. P. Plumetis.  |
| 8. Manche.   | 27. M. D. Broderie anglaise : l'M au cordonnet, le D au feston.                            |
| 9. Moitié du col.  | 28, 29. V. S., F. L. Broderie anglaise.  |
| 10. Garniture, broderie anglaise, pour les pardessus d'enfants. Les tiges se brodent au plumetis. Ce dessin peut servir à d'autres usages. | 30, 31. A. G., A. D. Broderie anglaise.  |
| 11. Petite garniture pour une robe d'enfant dont le patron se trouve sur la 1 <sup>re</sup> feuille de ce mois, broderie anglaise.         | 32. S. B. D. Broderie anglaise.  |
| 12, 13. Dessin d'entre-deux au plumetis.   | 33, 34, 35. K. H., P. V., H. P. Broderie anglaise.   |
| 14. Clotilde. Gothique.  | 36, 37, 38, 39. Couronne de comte, de vicomte, de baron, etc.                              |
| 15. Victorine. Plumetis et pois.   | 40. Elisabeth. Plumetis.   |
| 16. Eulalie. Plumetis.   | 41. Caritt. Plumetis.  |
| 17. Hippolyte. Plumetis.   | 42, 43, 44, 45, 46. Claudie, Catherine, Valéria, Pléonie, Adeline. Plumetis, anglaise.     |
| 18. Aglaé. Broderie anglaise.  | 47, 48. J. B., J. G. Chiffres. Plumetis.   |
|  | 49, 50. M. A., A. L. Gothique. Petites lettres pour mouchoir. Plumetis.                    |
|  | 51, 52, 53. S. B., L. H., A. B. Initiales. Plumetis.                                       |

### Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et de patrons.

- |  |   |
|--|---|
| 1. Volant au plumetis assorti; dessin de mantelet du mois passé. | 7, 8, 9, 10. Boutonnères pour chemises d'homme. |
| 2. Dessin de broderie anglaise. Garniture.                       | 11. Fanny. Plumetis.                            |
| 3. Entre-deux. Broderie anglaise.                                | 12. Concha. Plumetis.                           |
| 4. Dessin de broderie anglaise. Garniture.                       | 13. Theresia. Plumetis. Myosotis.               |
| 5, 6. Entre-deux. Broderie anglaise.                             | 14. Claudine. Plumetis.                         |



- |   |   |
|---|---|
| <p>15. <i>Zamé</i>. Pois et myosotis.<br/>         16. <i>Angéline</i>. Anglaise. Plumetis.<br/>         17. <i>Éricie</i>. Plumetis.<br/>         18. <i>Felisa</i>. Pois et points à jour.<br/>         19. <i>Emma</i>. Plumetis. Grains de café.<br/>         20. <i>Eliza</i>. Plumetis au feston.<br/>         21. <i>Nelly</i>. Feston.<br/>         22. <i>Adèle</i>. Feston et pois. Les pois sont entourés d'un cordonnet.<br/>         23, 24. <i>Adrienne et Cora</i>. Feston.<br/>         25, 26. <i>Mathilde, Dorothy</i>. Broderie anglaise.<br/>         27. <i>Francine</i>. Broderie anglaise.<br/>         28. <i>C. M.</i> Genre fleuri. Plumetis.<br/>         29. <i>F. D.</i> Plumetis.<br/>         30. <i>J. A. B.</i> Plumetis.<br/>         31. <i>A. M.</i> Plumetis, Myosotis.<br/>         32. <i>J. L.</i> Initiales surmontées d'une couronne.<br/>         33. <i>Céline</i>. Plumetis.</p> | <p>34, 35. <i>P. Q., D. S.</i> Broderie anglaise.<br/>         36, 37, 38. <i>D. R., R. B., P. L.</i> Feston.<br/>         39 à 45. Patron d'une petite robe d'enfant. (Voir l'explication aux ouvrages.)<br/>         46. Feston pour garnir cette robe.<br/>         47. Entre-deux pour la même robe.<br/>         48. Passe d'une capote.<br/>         49. Quart d'un dessin de crochet à jour destiné à recouvrir une ombrelle-marquise. Cet ouvrage se fait avec du fil d'Irlande. Suivant la grandeur de l'ombrelle on se sert d'un crochet plus ou moins fin. Ce dessin convient aussi pour dessus de guéridon ou tabouret de piano, etc.<br/>         50. Dessin d'une corbeille au crochet à jour. (Voir aux ouvrages.)<br/>         51, 52. Cache-pot au crochet plein. (Voir aux ouvrages.)</p> |
|---|---|

#### Explication de la planche de tapisserie.

N° 24. Bandes de muguets.

N° 25. Bandes de géranium.

Ces deux bandes peuvent être admirablement employées pour portières, meubles et tapis, etc. Elles satisferont, nous en sommes sûres, nos laborieuses abonnées.

#### Explication de la gravure de modes.

Robe de taffetas avec volants et corsage ornés de velours. Capote composée de rubans et de blondes. Robe écossaise, corsage montant et froncé. Chapeau de paille de fantaisie.

TOILETTE DE PETITE FILLE. Robe de popeline ornée de velours. Chemisette de mousseline. Pantalon brodé à l'anglaise.

#### Explication du Rébus du mois d'Avril.

Ne parlez mal de personne.

#### RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et C<sup>e</sup>, rue Lemercier, 24. Batignolles.